

La Tête en Noir

Trophée du
Meilleur ouvrage
critique

PRIX
MAURICE RENAULT 2018

N°222

39° année
GRATUIT

SN1142 9216

Mai
Juin
2023



LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

Dynasties et successions

Le XIXe siècle avec l'arrivée de l'industrialisation a bouleversé le cours des dynasties. De royales, elles sont devenues bourgeoises, suivant les mêmes dichotomies (bourgeoisie de province ou de grandes capitales, petites et grandes bourgeoisies). Parce que les États-Unis n'ont jamais fait comme les autres si ce n'est en plus grand, on y a vu naître de grandes dynasties auréolées de leurs légendes (*Les Frères Lehman*, de Stefano Massini, qui revient sur quatre générations de banquiers dont le but est de progresser de rangée en rangée dans la synagogue jusqu'à la première pour s'y maintenir au forceps). Très vite, le western littéraire (*Autant en emporte le vent*, de Margaret Mitchell) puis le roman noir (Dashiell Hammett, Raymond Chandler, Ross Macdonald pour ne citer que les révélateurs) ont mis en avant les turpitudes dégénératives de cette bourgeoisie prompte à se marier entre cousins-cousines pour cultiver la « race » (le premier volet de *Gone with the wind* adapté de l'œuvre de Margaret Mitchell par Pierre Alary chez Rue de Sèvres en bande dessinée s'en fait aussi l'écho). Entre folie douce-amère, maladies (l'alcoolisme) et égoïsme, ces traits de personnalités ont également été s'inviter au cinéma (*La Folie des Amberson*, d'Orson Welles). Les littératures policières se nourrissent, du moins éditorialement, de tendances. Et l'une des tendances actuelles se résume à un mot : « Saga » (Tonino Benacquista). Les quatrièmes de couverture de nombreux ouvrages l'utilisent à raison ou à travers. Via des rééditions où des romans contemporains. Mais toujours comme si le phénomène était novateur (alors que cyclique et en vogue dans les années 1980 ne serait-ce qu'au petit écran... *Dynastie*, en 1981, s'attardait sur la vie de la puissante famille Carrington dans le Colorado.)

On saurait gré aux éditions Belfond d'avoir lancé la collection « **Belfond Vintage** » en 2013, collection qui réédite depuis des ouvrages oubliés en grand format à prix raisonnables. Cette collection met en avant les tendances actuelles... avec des romans qui peuvent avoir entre cinquante et cent ans. C'est le cas avec *Les Gardiens de la maison*, de **Shirley Ann Grau**, roman qui a eu le Pulitzer en 1965 et qui s'intéresse à une famille très aisée et à sa progéniture dans les environs de la Nouvelle-Orléans. On y suit les pas de William, Abigail et Margaret dans un univers qui hésite entre celui de Margaret Mitchell et d'Erskine Caldwell : l'action se déroule au début du XXe siècle mais avant la

Suite page 3

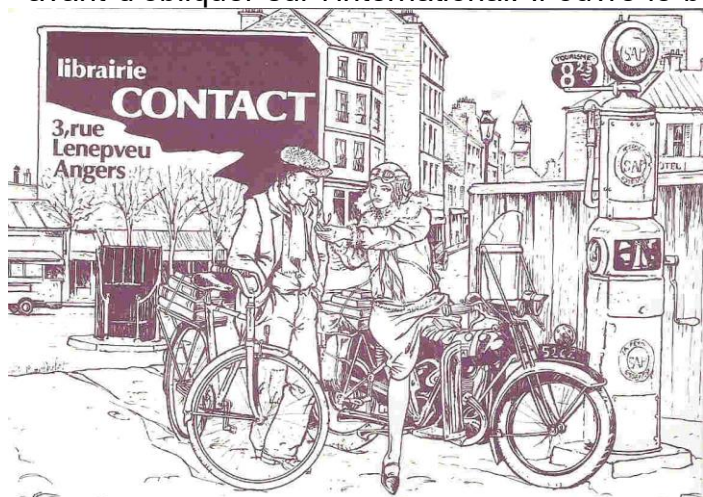
LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

CRIME COLD et CASE TRUE

Comme nous l'a signalé Julien Védrenne dans sa dernière chronique de la Tête en Noir, le *true crime* (re)devient tendance ! Et c'est **10-18** qui s'y colle pour le poche inédit, ce qui est assez incroyable vu l'intelligentsia nuageuse qui flotte sur ses romans. Dans les années 90 pourtant, deux collections se faisaient concurrence sur les grandes affaires criminelles qu'on n'appelait pas encore, en France, true crime : **CRIME STORY** chez **Fleuve Noir** (plus d'une trentaine de titres racontant des affaires françaises et quelques étrangères par des romanciers français) et **CRIMES & ENQUÊTES** chez **J'ai Lu** avec une majorité d'auteurs américains plutôt journalistes. Il y a chez toutes deux des pépites qu'il faudra un jour déterrer ! Pour sa (future) collection, **10-18** a signé avec le magazine tendance bobo **SOCIETY** dont on ne dira jamais assez de bien tant ses articles sont punchy, bien écrits, agréablement longs et toujours dans l'air du temps. Le quinzehebdomadaire a toujours une histoire criminelle dans la manche et s'il s'intéresse aux grands escrocs ou maffieux mondiaux, il sait aussi se pencher sur les affaires criminelles de la France populaire, dont dernièrement, le procès d'une nourrice accusée d'avoir secoué un bébé. Le magazine a osé quelque chose d'incroyable : lancer une équipe pendant quatre ans sur l'affaire Dupont de Ligonès, traitée en deux numéros l'été 2020 (épuisés en deux jours) et reprise en livre. Un très grand moment de journalisme d'investigation à chaud. Ce sont donc des journalistes de **Society**, drivés par Elsa Delachair et Stéphane Régy, qui vont commettre les titres de cette collection true crime de **10-18** qui devrait, à terme, couvrir l'ensemble des états des USA !!! Le premier titre, pour la Californie, est signé du journaliste **WILLIAM THORP** qui a travaillé cinq ans pour **Society** sur des faits divers français avant d'obliquer sur l'international. Il ouvre le bal

avec « *L'Affaire du Golden State Killer* » qui se déroule autour de Sacramento.

La maquette sur fond blanc n'est pas sans rappeler celle de **Crimes & Enquêtes**. Mais elle est plus moderne et accrocheuse avec sa typo/journal aux couleurs flashy et ses cadres efficaces dans lesquelles, outre les mentions associées de **10-18** et **Society**, se lisent les infos : auteur, titre, slogan, résumé, et état dans lequel se déroule l'affaire avec une pastille couleur sur une silhouette noire des USA pour les Français nuls en géo. L'affaire est celle d'un mystérieux criminel sautant, la nuit, de toit en toit dans les banlieues résidentielles, volant des bijoux de pacotille, les plaçant dans d'autres maisons, cassant les photos de famille, jouant avec les vêtements, surveillant par les fenêtres puis passant aux agressions, aux viols, n'attaquant d'abord que des femmes ou des jeunes filles seules chez elles, puis passant aux couples et aux meurtres des hommes. « **13 meurtres, plus de 50 agressions, 200 cambriolages : 42 ans de traque...** » prévient, en gras, la manchette de couverture. Il faut dire que le monstre savait jouer avec les flics et la population en émoi : il changeait de secteur et ce parfois pendant de très longs intervalles (cinq ans entre le meurtre d'un couple en 1981 et celui d'une jeune femme en 1986). Puis, après 1986, plus rien ! Thorp a lu le livre d'une « détective amateur » Michelle McNamara, morte en 2016 d'une overdose de médicaments, et dont la famille a trouvé une foule de renseignements sur son ordinateur ainsi qu'un texte qu'ils firent publier. Il a été traduit chez Kero en 2018 avant d'être réédité en 2019 au Livre de Poche. Le titre « *Et je disparaîtrai dans la nuit* » est une phrase que prononça plusieurs fois le tueur devant ses victimes. McKenna mettait en avant qu'il fallait travailler du côté de l'analyse ADN et donc passer par les sites de généalogie qui stockent les données de tests salivaires envoyés par la population. Notre journaliste s'est surtout appuyé sur les mémoires non traduites de Richard Shelby, l'inspecteur qui couvrit l'affaire pendant des années avant de prendre sa retraite. Thorpe le rencontra longuement, ainsi que d'autres policiers, la procureure et l'inspectrice chargée du recueil des témoignages des victimes. Grâce à ces témoignages, il a pu remonter le cours de l'affaire jusqu'à la première agression en 1972. En 2018 soit 32 ans après son dernier viol, un scientifique de la police soumet donc l'ADN d'une trace de (vieux) sperme du serial killer à





des sites
généalogi-
ques civils
(procédure
impossible en
France) et,
par recoupe-
ment, met
enfin un nom
sur le type !..
Écrit au pré-
sent, sans
fioriture, le
récit de
Thorp se lit à

toute berzingue vu l'avalanche de faits et leur dramatique progression. Quarante-six ans d'enquête résumés en 160 pages ! Le Golden State Killer, exemple parfait de *cold case*, a finalement été identifié grâce aux progrès de la science et de la numérisation ! Cela entre en résonance, en France, avec l'ouverture, à la Brigade Criminelle de la Police Judiciaire de Paris, de l'UAC3, (Unité d'Analyse Criminelle et d'Analyse Comportementale des Affaires Complexes) qui s'attachera à résoudre nos "cold case" à nous, comme l'affaire du Grêlé (racontée par la journaliste PATRICIA TOURANCHEAU) qui est une stupéfiante copie de celle du Golden State Killer.

Bibliographie : WILLIAM THORP, *L'affaire du Golden State Killer (Californie)* ; ANAIS RENEVIER, *L'affaire Alice Crimmins (New York)* parus en 10-18/Society, 7,50€ ; THIBAUT RAISSÉ, *L'inconnu de Cleveland (Ohio)*. A paraître le 1 juin 2023

Autres livres sur des cold cases résolus : Patricia Tourancheau, *Le Grêlé*, Seuil 2022, 19€ ; Brenier et Cadorel, *L'inconnue de l'A10 : l'enquête*, Manufacture des Livres, 2020, 16,90€ ; Thierry Solano, *Les disparues : enquête*, les Arènes 2016, 21,90€ (sur l'affaire Emile Louis et les disparues de l'Yonne résolue 16 ans après).

Livres et sources sur des cold cases non résolus :
Wikipedia : « *Affaires criminelles en France non élucidées* », fiche alphabétique des noms renvoyant aux fiches des affaires ; Boisson, Chamoux, Gouverneur, Raisse, *Xavier Dupont de Ligonès, l'enquête*, So Lonely/Marabout, 15,90€ ; Éric Lemasson, *L'Assassinat du docteur Godard*, Les Arènes 2011, 12€ ; Rigoulet, Mary, Guerra, Noahovitch, *Grégory, dans les secrets de l'enquête*, Télémaque 2021, 8,47€ ; Solène Haddad (chapitre « La Tuerie de Chevaline »), *Affaires criminelles inexplicées*, City Éditions, 2013, 21€ ; Wikipedia, *Tuerie de Chevaline, fiche très détaillée avec cartes*.

Michel Amelin

Suite de la page 1

crise de 1929. Elle est axée autour de William, le patriarche, dont la vie est traversée par les épreuves, et qui finira par croiser, au retour d'une virée dans les bayous à la recherche d'une cache de bootleggers, Margaret. Or Margaret est noire, et il ne pourra se marier avec elle. Ce qui ne nous empêche pas de suivre cette même Margaret dans une partie centrale où elle prend la parole. Mais le personnage qui semble le plus important aux yeux de Shirley Ann Grau est peut-être Abigail, fille de William et de sa première femme morte peu après la naissance du bébé. C'est elle qui revient par deux fois dans le roman livrer son témoignage. Un témoignage social, sociétal, noir, mais qui dépeint sobrement une société en déliquescence, une bourgeoisie qui se meurt.

Mais entre *Les Frères Lehman* et la série *Succession* produite par HBO, il y a ***Le Cimetière de la mer, d'Aslak Nore*** (traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon chez **Le Bruit du monde**). Il y a tout ce qui fait le charme de la dramaturgie des dynasties dans ce roman qui revient sur la naissance d'un conglomérat, celui de l'omnipotente famille Falck, dirigée d'une poigne de fer par Olav sur fond de non-dits formidables. On apprendra très vite que celui-ci a fait interner sa mère qui allait révéler un secret de famille. Mère qui finira par se suicider des années plus tard alors que recluse dans un cottage, laissant trois petits-enfants dans différentes confusions. Aslak Nore réussit à nous embarquer dans cette saga familiale avec maîtrise. Le secret dont il est question est souvent pointé du doigt : il s'agit d'un événement en rapport avec la destruction d'un bateau par une mine pendant la Seconde Guerre mondiale. Il est fondateur mais somme toute mineur. Ce qui importe, c'est de voir comment, un demi-siècle plus tard, une famille a la mainmise sur tout un pays. Et comment politique, collusion et corruption s'entrecroisent. Surtout quand il y a à la tête du consortium, une ONG (!), un homme fort pour jouer les *puppet master*. Mais le roman ne fait pas que s'attarder sur une famille malade. S'y ajoute un élément géopolitique matinée d'espionnage avec l'action de la Norvège dans des pays du Moyen-Orient à laquelle on est peu habitués. En cela, le personnage de Johnny Berg, et son parcours des geôles américaines à la Norvège où il écrit la biographie d'un des membres les plus adulés des Falck car docteur humanitaire vaut le détour. *Le Cimetière de la mer*, est un roman puissant et sombre sur des hommes forts à l'esprit sombre. Et qui se dévore malgré ses 500 pages.

Julien Védrenne

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Le portable, de **Christophe Wojcik**. Ed. Héloïse d'Ormesson. Alerte quadragénaire, contemplatif oisif et heureux rentier, Léo-Paul porte secours à un inconnu qu'il a retrouvé dans sa rue en pleine nuit, grièvement blessé. Mais le pauvre homme expire quelques instants plus tard sur le cuir de son canapé non sans avoir exprimé son souhait de ne pas mourir. Une dernière volonté que, par jeu, Léo-Paul va exaucer en activant le portable haut de gamme de la victime, ce qui lui permet d'accéder à la vie de Pierre, jeune commercial Lyonnais en délicatesse avec son épouse Mathilde et carrément fâché avec un créancier très menaçant. En quelques sms bien pesés, Léo-Paul ressuscite Pierre, en quelque sorte, et organise son absence volontaire en attendant d'en savoir un peu plus sur sa vie. A Lyon, il découvre une Mathilde accueillante et des tenanciers de tripots de jeux clandestins sans scrupules. Narrateur consciencieux de cette aventure farfelue, Léo-Paul nous raconte tous les cheminement de sa curieuse pensée et nous livre une agréable comédie policière délicieusement perverse. (130 pages – 16 €)

Scopalto.com

LE KIOSQUE NUMÉRIQUE
DES REVUES ET MAGAZINES CULTURELS

PLUS DE 5000 NUMÉROS DE REVUES FRANÇAISES
ET INTERNATIONALES DISPONIBLES EN LIGNE !

Offrez-vous une belle ballade parmi les titres proposés à la lecture dans des genres aussi différents que les arts, l'architecture, le design, la BD, la jeunesse, la littérature, la poésie, la SF, la philo, etc. Et le polar, bien sûr, représenté par **La Tête en Noir** mais aussi **Sang Froid**, **Alibis**, **813**. Connectez-vous sur <https://www.scopalto.com/>

Desperado sur le rivage, de **Claude Bathany**. Ed. Métailié. Dans ce petit port breton, tout le monde connaît Jeff, le type qui se la coule douce entre sa copine et son accordéon. Mais le moins que l'on puisse dire c'est que Jeff a un passé, et même un vrai passif, avec en point d'orgue un drame qu'on essaie en vain d'imaginer. Et pourtant, Jeff le narrateur, en s'adressant directement au lecteur en fait son confident mais sur l'essentiel, il ne livre que des bribes d'informations. On comprend juste qu'il s'est illustré autrefois par sa vie dissolue, ses minables magouilles, ses amourettes multiples et ses

plans musicaux approximatifs. Bien que rangé des affaires et aspirant au calme, Jeff se laisse ici embarquer un road trip complètement délirant qui le remet face à tous les personnages qui ont compté, en bien ou en mal, dans sa vie. Transcription

d'une logorrhée verbale aussi constante que jouissive (qui n'est pas sans rappeler celle de l'auteur/avocat suisse Philippe Schweizer, alliant vocabulaire florissant, style remarquable et humour grinçant, ce roman se déguste lentement pour ne rien perdre de sa saveur. (256 p. – 19 €)



QUE DE PRIX !

Rubrique alimentée par www.blog813.com

Quais du polar 2023 - Le Prix **Claude Mesplède** a récompensé **Aude Cirier**, editrice du Quarto Gallimard consacré à Horace Mc Coy tandis que le prix **Polar en séries** a été remis à **Gérard Lecas** pour son livre *Le sang de nos ennemis* (Editions Rivages) à Lyon. Le prix du premier roman du **Goéland masqué**, a été attribué à **Lionel Destremau** pour *Gueules d'ombre* (La Manufacture de livres).

Dictionnaire amoureux de l'espionnage, de **Vincent Jauvert**. Editions Plon. Même si, comme moi, vous n'êtes pas passionné outre mesure par les romans d'espionnage, mais si vous vous intéressez à la marche du monde et surtout à ses dérives, vous trouverez dans cet ouvrage de quoi alimenter vos connaissances. Grand reporter à L'Obs, Vincent Jauvert maîtrise parfaitement l'espionnage moderne qu'il ausculte depuis plus de trente ans. Il nous ouvre ainsi les portes d'un monde souterrain qui oriente les décisions de nos dirigeants. De l'interview d'Aldrich Ames, le pire traître américain vendu au KGB, à Markus Wolf, légende des services secrets Est-allemand, en passant par les états de service de Poutine, les stations d'écoute de la DGSE, la taupe du Canard Enchaîné, de Gaulle et la CIA ou le lanceur d'alerte Edouard Snowden, cet ouvrage se révèle passionnant d'un bout à l'autre. (510 pages – 26 €)

Jean-Paul Guéry

ENTRE QUATRE PLANCHES

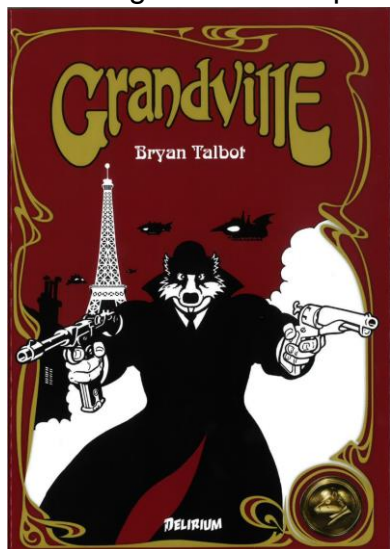
La sélection BD de Fred Prilleux

Grandville mon amour :

l'uchronie steampunk de Bryan Talbot (Delirium)

La bonne nouvelle de ce début d'année 2023 : Delirium réédite la fabuleuse série **Grandville** de **Bryan Talbot** (2009-2017) dont seuls les deux premiers volumes – sur cinq – étaient parus chez Milady Graphics. Ce deuxième tome avait obtenu le tout premier prix SNCF du polar BD, en 2012.

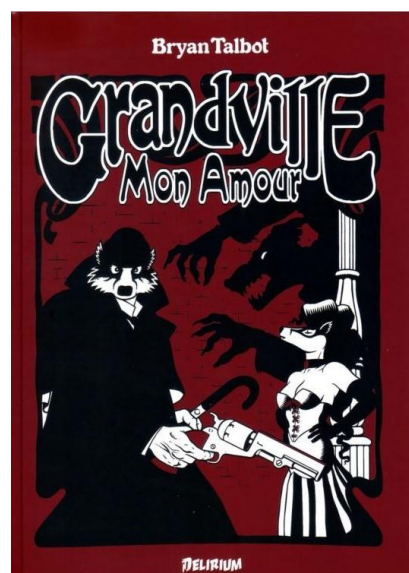
Et d'abord... un peu d'Histoire, façon Talbot : il y a deux cents ans, Napoléon a vaincu l'Angleterre et soumis l'Europe. Paris s'appelle désormais Grandville et est devenue la capitale du plus grand empire que le monde a jamais connu. Et à l'époque de ce récit, la France a connu une autre révolution suite à la mort de l'empereur Napoléon XII. Elle est désormais gouvernée par le Conseil révolutionnaire... Depuis quelques jours Grandville est en émoi : Édouard Mastock, dit le Chien Enragé s'est échappé du pénitencier au moment même où il allait être guillotiné ! L'inspecteur LeBrock, qui l'avait envoyé sous les verrous, enrage : la chasse à l'évadé est confié à Stoatson, ce demeuré incapable, "...incompétent notoire. Il ne trouverait pas son propre cul avec ses deux mains". Qu'à cela ne tienne ! LeBrock démissionne, et, accompagné de son fidèle adjoint Ratzi, traque malgré tout L'Enragé. Le duo retrouve la trace du fugitif à Paris, où il sème la terreur dans le milieu des filles de joie, qu'il assassine les unes après les autres. LeBrock découvre qu'elles travaillaient toutes pour la même mère maquerelle, une certaine madame Cabale. L'ex-limier de Scotland Yard va mettre au jour une affaire qui dépasse la simple traque d'un dangereux maniaque...



C'est avec le même plaisir jubilatoire qu'on retrouve l'univers steampunk / Belle Epoque de Bryan Talbot, et cette uchronie animalière qui avait fait mouche dès la première enquête de LeBrock (*Grandville*). Tout en s'appuyant sur une intrigue solide, avec rebondissements soigneusement dosés, Talbot emmène son lecteur vers des contrées qui embrassent plus

d'un imaginaire, et il le fait avec un art consommé du raffinement. Ses personnages-animaux sont d'une élégance sans faille, même dans les situations les plus délicates et il se dégage de chaque planche une classe telle que le lecteur n'est pas loin d'être poussé à l'état contemplatif... Mais sans aucun risque d'assoupissement, car Grandville est bel et bien une de ces – rares – séries où si l'œil est captivé, c'est pour mieux mettre le cerveau en ébullition, et le préparer à savourer chaque page et ne pas aller trop vite à la suivante. Du grand art !

Dans cette deuxième enquête, Talbot continue aussi à cultiver la référence graphique, qui cette fois va jusqu'à l'hommage aux classiques de la BD franco-belge : ne seraient-ce pas le Gaston de Franquin et le Lucien de Margerin qui surgissent là, de derrière un rideau, chez ce



prêteur sur gages douteux ? Bien sûr ! Et en voyous détrousseurs, ils ne sont guère habiles, et prennent une correction qui les met en déroute. Étonnant ! Eh bien, c'est cela le Grandville de Talbot : des surprises visuelles et narratives sur presque cent pages, et au bout du compte, un dépaysement total. Le chef d'œuvre n'est pas loin...

Cette réédition est augmentée des commentaires de l'auteur *himself* sur certaines cases et passages de l'album, et d'un guide des références artistiques. On attend maintenant de découvrir les trois tomes suivants de ce *scientific romance thriller* : **Bête Noire**, **Noël** et **Force majeure**.

Fred Prilleux

Grandville : Delirium, 2023. - 136 pages couleur - 22 €. Sortie le 5 février 2023

Grandville mon amour : Delirium, 2023 - 112 pages couleur - 22 €. Sortie le 7 avril 2023

Textes et dessins Bryan Talbot, traduction nouvelle de Philippe Touboul

Petite sélection de livres de poche

La théorie du panda, de Pascal Garnier. Zulma poche. C'est dans un petit bled isolé dans les terres de Bretagne que Gabriel pose ses valises. Nul ne sait d'où il vient ni où il va. Taiseux en diable, il ne livre rien de son passé mais trouve toujours le mot qui reconforte ses concitoyens soucieux. C'est ainsi qu'il s'attire les bonnes grâces d'un patron de bar, d'une réceptionniste d'hôtel et de deux junkies à la dérive. Et si, par bribes, on apprend le terrible drame qui bouleversa la vie de Gabriel, impossible d'imaginer l'épilogue de cette histoire dominée par le désespoir et le manque d'amour. Digne successeur de Simenon pour imposer ses personnages et construire son intrigue, Pascal Garnier savait l'importance d'installer une atmosphère particulière qui rendait ses romans uniques et intemporels. (178 pages – 9.95 €)

Le silence des repentis, de Kimi Cunningham Grant. 10/18. Fuyant la société qui l'a décrété hors la loi, Cooper s'est réfugié avec son bébé dans une cabane perdue dans les bois au nord des Appalaches. Depuis huit ans ce vétéran de l'Afghanistan élève sa fille Finch en totale autarcie si on excepte un ravitaillement annuel par Jack, le propriétaire de la cabane. Si Cooper apprécie cet isolement protecteur, la fillette commence à vouloir connaître la vraie vie et pose beaucoup de questions. L'absence de Jack à un rendez-vous oblige Cooper et Finch à sortir de leur refuge pour acheter des vivres, mettant en danger leur sécurité. L'arrivée de la sœur du propriétaire et la disparition d'une jeune femme vont bouleverser l'équilibre qui prévalait jusqu'alors et générer une vraie angoisse. Un huis-clos touchant ! (336 pages – 8.20 €)

« **Solak** » de **Caroline Hinault. Le Livre de Poche.** Sur une base militaire coupée du monde au nord du cercle polaire cohabitent un scientifique humaniste convaincu ainsi que deux soldats au passé douteux qui n'attendent plus rien de la vie. Un troisième soldat, jeune, muet et

inexpérimenté, est affecté à la base, bousculant un peu l'ordre établi depuis des lustres. Alors que se prépare la grande nuit polaire qui va durer de longs mois, la tension est palpable. La bretonne Caroline Hinault frappe très fort

avec ce premier roman noir qui fait la part belle aux émotions du narrateur, personnage central qui empêche le groupe de s'entretuer. Le style est sec et nerveux, tranchant comme un rasoir effilé au service d'un huis-clos magistral qui vous scotchera ! (160 pages – 8.20 €)

Les routes oubliées, de S. A. Cosby. Pocket Beauregard a longtemps utilisé ses dons de pilote hors pair pour de criminelles activités avant de se poser avec femme et enfants à Red Hill (Virginie) et d'investir dans un garage un peu mi-teux. Mais, confronté à la concurrence, il croule sous les dettes et se résigne à participer au braquage d'une petite bijouterie. Hélas, la bande de bras cassés ignore que l'officine appartient à un sinistre truand qui n'aura de cesse de récupérer ses billes. Coincé entre sa famille et les tueurs à ses trousses, Beauregard devra sortir le grand jeu pour ne pas tout perdre. L'américain S. A. Cosby nous livre un authentique et furieux roman de gangsters sublimé par une écriture très cinématographique et un héros englué dans une société raciste et inégale. Très impressionnant ! (368 pages – 8.60 €)

Des jours meilleurs, de Jess Walter. 10/18. En 1909 à Spokane (Etat de Washington) les emplois étaient rares et les cinq mille saisonniers et vagabonds de la ville devaient payer un dollar à d'obscures officines de placement pour éventuellement pouvoir travailler douze heures par jour quelques semaines dans les mines avant d'être remplacés par d'autres malheureux. Gig, l'aîné des Dolan, et son petit frère de dix-sept ans, Rye, refusent de se soumettre au dictat des patrons rançonneurs et s'engagent au IWW (Industrial Workers of the world), un syndicat international très actif et forcément honni du patronat et de la bonne société américaine. Le soutien de la jeune et jolie Elisabeth Gurley, égérie charismatique du mouvement, galvanise le jeune Rye qui s'implique de plus en plus dans la lutte. Construit à partir de personnages et de faits historiques, ce roman porte un éclairage passionnant sur la situation des précaires américains mais aussi des minorités au début du siècle dernier. On y suit également avec intérêt les difficultés rencontrées par les syndicalistes soumis à la tentation de la violence, confrontés aux exigences des féministes, infiltrés par les forces capitalistes et harcelés par les autorités. Un roman édifiant ! (480 pages – 9.60 €) **Parution le 15 juin.**

Jean-Paul Guéry

LE BOUQUINISTE A LU

Célestine et les ringards.

Une fois n'est pas coutume, je vais chroniquer un roman de la « blanche », « Ainsi parlait Célestine » de Alexis Legayet paru chez ETT collection Borderline, 154 pages, 16€ (quand même). Pourquoi ? Parce que l'engin frise le thriller utopiste.

Célestine est une ado de 13 ans, de nos jours. Elle est un colibri, c'est-à-dire qu'elle agit pour l'écologie et la souffrance animale à sa petite dimension. Elle impose avec brio ses idées de manière domestique, dénichant le saucisson qu'a planqué son père et le poursuivant pour qu'il arrête de fumer. Fort de son succès et ayant trouvé dans sa classe des co-militants, dans un élan irrésistible elle entraîne un mouvement dans son collège expliquant que l'enseignement dispensé est à côté de la plaque et ne tient pas compte de l'état de la planète. Les revendications sont simples : plus de viande, plus d'utilisation de combustibles fossiles, plus de nucléaire, etc. Les médias s'emparent de ce micro-événement qui du coup allume la poudrière de la jeunesse française et bientôt européenne. Les jeunes demandent tout simplement leur participation à la vie civile et le droit de vote à partir de 8 ans. Le principe de base reste que les « adultes » sont incapables de prendre les décisions qui s'imposent pour sauver la planète qui reviendra à leurs enfants. La résistance s'organise et le gouvernement essaie de tourner en dérision ce mouvement et refuse toute négociation (ce qui n'est pas sans nous rappeler quelque-chose). Les jeunes décident donc d'utiliser une méthode de chantage que je ne révélerai pas afin d'obtenir des avancées significatives dans leurs revendications.

La jeune femme charismatique qu'est Célestine est l'exemple type des inquiétudes fondées de notre jeunesse. Qui sommes-nous pour donner des leçons aux ados, nous qui avons laissé se dégrader notre planète alors que scientifiques, écologistes et autres anarchistes tirent en vain la sonnette d'alarme depuis plus de 50 ans ? Certaines réactions peuvent paraître naïves mais qui a tort dans le fond ? Un joli roman utopiste donc, histoire de nous montrer que les enfants-roi ont un pouvoir autre que des caprices d'ados.

Bon, pour se « détendre » un petit JB Pouy que je n'avais pas lu. « Suzanne et les ringards », n°2912 de la Série Noire, réédité intelligemment chez Folio Policier (6.90€).



Dumbo est le roadie d'un groupe rock en train de « monter » : monter le matériel avec Lucie la géante ingénieur du son, assurer- brutalement- la sécurité dans les concerts et faire, généralement avec Lucie les transferts en camion entre deux salles de concert. Dumbo est un surnom lié à l'énorme tache de vin et une malformation de son visage. Ce soir-là Suzanne une jolie groupie en débardeur transparent et veste de jean, lui soutire, malgré ses conseils de n'en rien faire, le nom de l'hôtel où le groupe va fêter son succès du soir. Elle en pince trop pour le guitariste. Dumbo lui, passe la nuit chez la seule femme qui l'accepte dans son lit. Quand il revient à l'hôtel au petit matin, il y trouve des policiers qui le traînent dans la salle de bain de sa chambre où repose le corps tuméfié de la petite Suzanne. Son alibi vérifié, on le laisse en paix mais Dumbo, effondré, décide de mener l'enquête. Parallèlement, une starlette ayant perdu son mari réalisateur, décide de fuguer. Les deux histoires s'entrecroiseront-elles ?

Comme toujours chez Pouy, l'humanisme est le personnage important. Comme toujours chez Pouy, sous la gouaille, il y a un cœur énorme qu'il partage sans pudeur et c'est tant mieux. Sa connaissance du milieu du rock et de ses coutumes imprègne le roman de manière documentaire. Il faut lire Pouy, l'hyper-sensible, c'est toujours une bonne surprise.

Jean-Hugues Villacampa

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Santiago Gamboa, un écrivain majeur

En 1999 Métailié traduisait *Perdre est une question de méthode*, le premier polar de Santiago Gamboa. Plus de vingt ans plus tard sort *Colombian Psycho*, onzième titre traduit chez nous, l'occasion de revenir de façon partielle sur la carrière éclectique de Santiago Gamboa.

Si l'on voulait faire simple, on pourrait dire que l'œuvre de Santiago Gamboa se décompose en romans, polars et titres fleuretant avec l'auto-fiction. Mais l'auteur est beaucoup plus complexe et ses livres impossibles à ranger dans de simples cases. Retenez que l'auteur se joue des différents genres littéraires et frappe par la puissance de son style, sa maîtrise, son sens de la narration, sa façon de jouer avec l'auto-fiction et de donner corps et voix à de multiples personnages.

Perdre est une question de méthode, marque, la naissance du genre en Colombie, comme l'auteur nous confiait : « Tout ce roman est une réponse à Paco Ignacio Taibo II : en 1993, il m'a dit « c'est bizarre, il n'y a pas de roman noir en Colombie », ce qui m'a étonné. Il m'a dit qu'il avait cherché parmi l'internationale des écrivains de polar et n'avait pas trouvé, alors j'ai répondu « laisse-moi deux ou trois ans et je vais te le faire ». Ce roman noir et désenchanté, raconte une enquête à Bogota autour d'un corps retrouvé crucifié après avoir été empalé.

Les Captifs du Lys blanc, se passe en Chine, avec quatre hommes d'horizons et de pays différents et le manuscrit fondateur de la société secrète du Lys Blanc. Ce livre à l'allant et au mordant excellents, traite, entre autres, d'écriture et de littérature – un des points récurrents dans l'œuvre de l'auteur et a une forme qui emprunte au polar et à l'espionnage.



Estaban le héros, et *Le Syndrome d'Ulysse*, est une série que nous pourrions qualifier d'autobiographie romancée. Du vrai, du faux, sans savoir où se trouve véritablement la limite. Santiago Gamboa nous expliquait « Ce n'est pas une autobiographie de l'auteur, mais il y a beaucoup de choses de ma vie car pour inventer, on se sert de la matière, c'est ma vie qui est l'autobiographie d'Estaban. Pour écrire son autobiographie, on doit être convaincu que sa vie intéresse les autres, ce qui n'est pas mon cas, la meilleure chose que je puisse faire avec elle, c'est un roman ».

Nécropolis 1209, marque une étape dans la carrière de l'auteur. C'est un tour de force de construction. L'auteur vous plonge dans un maëlström de vies esquissées « avec un luxe de détails et pas mal de surprises », comme le dit si bien l'une des protagonistes. En jouant sur différents registres de langue, en travaillant magnifiquement son style, il vous captive et vous tournez les pages frénétiquement pour savoir ce qui va arriver aux personnages.

Prières nocturnes, et *Retourner dans l'obscur vallée* forment un diptyque qui franchit, à nos yeux, un nouveau cap, tant Santiago Gamboa, sans encore se nommer, se met en scène, toujours de façon romancée. Bangkok, amour, noirceur, personnages qui se façonnent au fur et à mesure des romans, Colombie et de nombreux questionnements sont au programme.

Nous finirons par *Colombian Psycho*, qui, pour nous résume tout ce que l'auteur a pu faire jusqu'à présent. Il s'y met une nouvelle fois en scène, mais là en se nommant, sans pour autant avoir le beau rôle – et nous n'en dirons pas plus pour ne rien dévoiler. Le roman est une mise en abîme d'un autre de ses livres, la situation colombienne est toujours aussi noire, mais la verve de l'auteur en atténue la noirceur. C'est un roman total, qui concentre tout ce qu'il a pu écrire en 25 ans, une somme en quelque sorte, dans laquelle, comme il l'écrit, « il cherche à comprendre autrement la vie et probablement aussi ce sombre pays ».

Christophe Dupuis

Tous ses titres sont traduits chez Métailié par Anne-Marie Meunier, Claude Bleton et François Gaudry – un grand merci à eux.

<https://editions-metallie.com/auteur/santiago-gamboa/>

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...

Oiseau de proie, de Lucy Banks, Belfond (Belfond noir), mars 2023. Titre original : *Caged little birds*. Traduit de l'anglais par Charles Recoursé

Ava Webber a purgé une peine de vingt-cinq ans de prison après avoir été reconnue coupable du meurtre d'un jeune garçon, le fils d'un homme marié avec qui elle avait eu une relation passionnée et qui l'avait rejetée pour protéger sa famille.

Ava n'a jamais accepté le verdict du procès. A ses yeux, elle n'était en rien responsable de cette mort. Elle s'était prise d'une véritable affection pour cet enfant, cet oisillon disait-elle. C'était un accident sans aucun doute.

Ava a beaucoup souffert en prison. Suite au suicide de Ditz, sa co-détenue, elle s'est retrouvée isolée et a été surnommée l'*Oiseau boucher*. Une fois encore, elle a clamé son innocence. Elle a toujours voulu aider Ditz. Elle seule a toujours pris soin d'elle durant sa détention. Elle était son amie.

Maintenant qu'Ava a payé sa dette envers cette société injuste, elle estime avoir droit à une vie nouvelle. Mais sa réinsertion nécessite que l'Etat lui fournisse une nouvelle identité à Bristol dans un lieu tenu secret au cas où.

Désormais devenue Robin Smith, elle va devoir essayer de se reconstruire un semblant de vie avec la peur au ventre que quelqu'un ne la reconnaisse, l'angoisse de retisser des liens sociaux voir amoureux avec Bill, son nouveau voisin, qui semble beaucoup s'intéresser à elle. Elle se sent flattée mais tiraillée entre ses envies, retenue par ses peurs phobiques et hantée par les fantômes de sa vie antérieure, elle hésite, reste sur ses gardes, s'assomme de somnifère, boit aussi.

Difficile de s'inventer un autre passé, de mentir pour garder un semblant de normalité, de ne pas se contredire, de refaire confiance à l'autre. Impossibilité aussi, en raison de son passé, de trouver du travail comme le lui demande avec insistance son agent de probation sous peine de voir ses aides financières suspendues.

La pression est très forte pour Robin qui développe une paranoïa de plus en plus accentuée d'autant que quelqu'un l'a reconnue et commence à lui envoyer des lettres de menaces de mort. Qui est vraiment Bill et qu'elle rôle joue Amber, sa fille avec qui il vit et qui, elle en a la certitude, la soupçonne et la déteste...



Il est beaucoup question d'oiseaux dans ce suspense psychologique très noir, Robin (rossignol en anglais), dite : l'*Oiseau boucher*, peut-elle se transformer en oiseau de proie si un corbeau haineux tente à sa vie.

Avec une grande subtilité introspective, **Lucy Banks**, distille les multiples facettes contradictoires de cette femme tout en dévoilant très progressivement, par petites touches les détails de son parcours dont on ne sait pas vraiment où se situe la vraisemblance. Une belle réussite.

Lucy Banks décrit également l'engrenage infernal et quasi sans issue dans lequel se débattent ceux et celles qui sortant de prison essayent malgré tout de se réinsérer.

A lire également sur la même thématique de la réinsertion impossible : *Jeux d'enfants*, l'excellent roman de **Jonathan Trigell** paru en Série Noire en 2006.

Alain Regnault

Scopalto.com

LE KIOSQUE NUMÉRIQUE
DES REVUES ET MAGAZINES CULTURELS

PLUS DE 5000 NUMÉROS DE REVUES FRANÇAISES
ET INTERNATIONALES DISPONIBLES EN LIGNE !

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRE

On voyage dans ce numéro. Tout d'abord en Italie avec **Giancarlo De Cataldo**

Giancarlo De Cataldo s'est de toute évidence amusé à créer un nouveau personnage de procureur amateur d'opéra dans *Je suis le châtiment*. Le lecteur s'amuse aussi.

Manrico Spinori, aristocrate désargenté (par la faute d'une mère qui joue), amateur d'opéra, divorcé, est procureur. Il règle de nombreuses affaires courantes. Jusqu'à la mort de Mèche d'or, ancienne gloire de la pop italienne du siècle dernier qui sévit dans la Nouvelle Star. Passé les premières réactions qui ne parlent que de son charisme et de son talent, c'est un tout autre portrait qui émerge, et les coupables potentiels se multiplient. Changement de ton par rapport au **Giancarlo De Cataldo** de *Romanzo Criminale* ou *Suburra*. Dans *Je suis le châtiment*, contrairement à ce que le titre pourrait laisser penser, le ton est plus léger. L'auteur s'amuse, et comme il a du talent, le lecteur aussi.

Cela tient pour commencer à son personnage principal (que l'on retrouvera peut-être ?). En partie détaché de son temps, il ne conduit pas, n'a aucune présence sur les réseaux sociaux, et vit dans un palais qui ne lui appartient plus depuis que sa mère l'a perdu au jeu. Son métier l'amène à être tous les jours avec des flics et des délinquants, à assister à des autopsies, mais chez lui un vieux serviteur l'appelle « petit comte ». Un personnage qui permet à son auteur de manier avec brio l'ironie et un certain détachement.

Mais cela serait vain et rapidement lassant s'il n'y avait pas aussi de très beaux personnages secondaires, une intrigue où **De Catal-**



do multiplie les fausses pistes jusqu'à la révélation finale (que le lecteur un peu aguerrri aura quand même anticipée, mais cela n'enlève rien au plaisir de la lecture).

Et mine de rien, au travers d'une histoire enlevée, sans y paraître, c'est bien la société romaine qui est la toile de fond de ce polar fort divertissant. Un vrai plaisir, on aimerait bien avoir une suite.

Direction l'Islande ensuite, mais sous la plume d'un auteur suisse : **Kalman** de **Joachim B. Schmidt**.

Raufarhöfn, petit port de pêche dans l'extrême nord de l'Islande. Un village qui se meurt depuis que les quotas de pêche des locaux ont été rachetés. Il reste quand même une petite école et un hôtel pour les quelques touristes qui, l'été, viennent voir le soleil de minuit. Robert McKenzie est le roi du village. C'est lui qui a les quotas restants, il est propriétaire de l'hôtel, il a des projets touristiques. Mais Robert a disparu. Et puis il y a Kalman. La trentaine, vivant seul dans la maison de son grand-père qui est en maison de retraite. Kalman est différent, excellent pêcheur de requins, chasseur, il n'a jamais pu suivre à l'école et se promène dans le village avec son chapeau, son étoile et son pistolet de shérif, souvenir d'un père américain qu'il n'a jamais connu. Kalman qui n'aime pas la nouveauté va être servi : en chassant il tombe sur une grosse flaque de sang ...

Ce n'est pas la première fois qu'un auteur utilise un narrateur différent de la norme pour proposer un regard décalé qui met en lumière ce qui, dans la vie de tous les jours, nous paraît normal. On peut citer deux exemples illustres, le gamin narrateur de *Fantasia chez les ploucs* de **Charles Williams**, ou le fou héros de la série barcelonaise d'**Eduardo Mendoza**. Ces deux références utilisent le décalage pour créer un effet humoristique, c'est moins le cas ici. On sourit certes, mais on est surtout très ému par Kalman. On partage ses joies, ses espoirs et ses souffrances, on est témoins de sa grandeur. A travers son regard c'est tout un monde et un mode de vie que l'on voit disparaître. Et c'est également toute la beauté d'une nature respectée à la fois pour sa majesté et pour le danger qu'elle représente qui est révélée également à travers son regard au premier degré. Ajoutons que l'intrigue qui prend son temps est très bien menée, avec une montée quasi imperceptible de la tension vers un final superbe.

Jean-Marc Laherrère

Giancarlo De Cataldo / *Je suis le châtiment*, (*Io sono il castigo*, 2020), Métailié (2023) traduit de l'italien par Anne Echenoz

Joachim B. Schmidt / *Kalman*, (*Kalman*, 2020), La Noire (2023) traduit de l'allemand (Suisse) par Barbara Fontaine

DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

*Johnny-Le-Gentil - Sam et Sally, de M.G. Braun.
Fleuve Noir Spécial Police n° 686 (1968)*

Sam Krasmer est un ancien du milieu, devenu une sorte de... de quoi, d'ailleurs, détective privé sans licence, journaliste sans journal... investigateur privé, pourrait-on dire, car dans ce roman, nous n'en apprenons pas davantage. Avec sa compagne Sally, il est engagé, coup sur coup, par deux parrains de la pègre new-yorkaise pour enquêter sur l'assassinat de Johnny-le-gentil. Johnny, trop gentil (hé oui) pour jouer au malfrat, s'était recyclé dans la finance et gérait les business de Bil Koopman et de Charlie Jersey. Les deux boss ne s'entendent pas beaucoup, se soupçonnent, mais le Conseil de la mafia leur impose de collaborer et de faire fifty-fifty sur tous leurs bénéfices. Alors, quand de retour du Mexique, où le duo cherche à étendre ses activités, leur comptable est buté, chacun pense que c'est l'autre qui a pris les devants pour empêcher le gentil de baver sur des opérations secrètes. Et tous deux engagent Sam pour élucider ce meurtre. Pour nos tourtereaux, dès lors, direction le sud du Rio Grande pour en savoir un peu plus.

Maurice Gabriel Édouard Brault, dit M.G. Braun, est né en 1912 et mort en 1984. Né en Indochine française, il a beaucoup voyagé, pratiqué la chasse et la lutte gréco-romaine. Pilier du Fleuve noir et plus particulièrement des collections Spécial Police et Espionnage, il signé 171 romans, dont les Sam & Sally (43 tomes), adaptés par la suite en série télévisée d'une douzaine d'épisodes à la fin des années 1970.

Johnny-le-gentil est un bouquin avec une intrigue basique, mais bien fournie, avec son cortège de retournements de situation, ses quelques fusillades et autres passages obligés de petites pépées en tenue légère si ce n'est complètement nues. Bien dans son époque et dans la collection, M.G. Braun propose un polar « à la papa », bien macho, Sally ne servant qu'à permettre à Sam de briller par sa répartie misogyne, bienveillante, certes, mais surtout paternaliste et pas que sur les bords. Parfois un éclair de génie de Sally, une déduction issue de son cerveau encombré par les différents rouges à lèvres ou par ses rêves de robes neuves, vient rééquilibrer, un chouïa, la relation entretenue avec son époux, qui lui, fait un peu figure de Mary Sue testiculée (j'apprends que dans ce cas, on peut dire Gary Stu, le saviez-tu, lecteur ?).



Le Mexique dépeint par M.G. Braun est bien cliché, mais celui-ci ne fait pas l'impasse sur la misère, la corruption et l'exploitation éhontée et raciste d'une bonne partie de sa population. Il s'avère un contexte riche permettant aux protagonistes d'évoluer dans un milieu sans pitié, mettant à rude épreuve leur méfiance, leur réactivité, leur endurance... Jusqu'à un final où enfin, Sally sert à autre chose qu'à déconcentrer les assaillants par sa nudité.

Johnny-le-gentil est un polar distrayant, à condition de le lire dans son « jus », avec une certaine indulgence, donc. Dans une telle optique, on passe un bon moment à arpenter la pègre new-yorkaise et mexicaine, à déguster ce complot simple, mais bien posé, à côtoyer une galerie de personnages éminemment sympathiques, M.G. Braun ayant le chic pour camper des mafiosi extrêmement cinématographiques et attachants (dans leur méchanceté, s'entend).

Julien Caldironi



la Sadel
Coopérative au service des savoirs
7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Festival Imaj'n'ère 2023

Salons Curnonsky

Les auteurs(trices) invités



Raphaël Bardas
Hélène Besse
Boris Beuzelin
Edouard Blaes
Anthony Blanchet
Jérémy Bouquin
Francis Carpentier
Stephane Chené
Julie Conseil
Sam Cornell
Emma Cornellis
Bénédicte Coudière
Thierry Crouzet
Arnaud Cuidet
Robert Darvel
Lionel Davoust
Mélanie de Coster
Jean-Laurent Del Socorro
Vincent Dionisio
Cécile Dorémus

Guy-Roger Duvert
Pierre-Paul Durastanti
Anouck Faure
Liam Fost
Isabelle Fournié
Claire Garand
Marguerite Imbert
JR Kobencroft
Anouchka Labonne
Marie Le vaillant
Pierre Léauté
Jean-Marc Ligny
Elise Loisel
Éric Lysøe
Cédric Mullet-Marquis
Jean-Hugues Oppel
Benoît Patris
Stéphane Pavanelli
Aurore Payelle
Audrey Pleyner

Arnauld Pontier
Oksana & Gil Prou
Pierre Raufast
Wilfried Renaut
Bruce Holland Rogers
Corentin Ruffet
Lisa Schneider
Catherine Secq
Malone Silence
Frédéric Sirot
Marine Sivan
Ketty Steward
Lise Syven
Mathilde Trainson
Patrice Verry
Jérôme Verschuere
Gilberto Villarroel
Gauthier Wendling
Laurent Whale
Joëlle Wintrebert

Illustrateurs(trices)

Editeurs

Nos amis d'Imaj'n'ère organisent dans les salons Curnonsky à Angers leur 12^e festival consacré à la littérature populaire avec des tables rondes, des remises de prix, un concert pop-rock (le samedi à 18 H) et des rencontres avec des auteurs(trices) des illustrateurs(trices) et des maisons d'éditions.

Ronald Bousseau
Le Gris Bouilloir
Philippe Caza
Oksana Chilikina
Fabien Collenot
Lola Collenot
Nina Collenot
Cassandre de Delphes
Eliott Jolivet

Hugo Meunier
Nzo
Candice Roger
Rackham le Roux
Sylphia
Laure Truffandier
Jean-Mathias Xavier
Zariel

Arkuiris
Banquises et comètes
Gephyre
Inceptio
Le Fil et la Plume
Rebelles
Voyel

BOUQUINERIE

Phénomène J

Une bouquinerie associative à Ingrandes sur Loire

La bouquinerie associative de Julien Védrenne et Jean-Hugues Villacampa se situe au 16 rue du Pont - 49123 Ingrandes-sur-Loire. Vous y trouverez des milliers de livres à l'état neuf, d'occasion et anciens avec des domaines privilégiés (SFFF & polar), mais aussi et en nombre de quoi susciter d'autres envies (littérature générale, jeunesse, BD, sciences-humaines, pratique...).

Venez de la part de la Tête en Noir et repartez avec un cadeau !

Les horaires d'ouverture vont très vite évoluer (penser à regarder la page Facebook : <https://www.facebook.com/BouquineriePhenomeneJ>).

Pour l'instant : Mardi 15-19 heures ; Jeudi (15-20 heures 30) ; Vendredi & Samedi (10 heures-12h30).

Les amateurs de livres de collection peuvent s'abonner à la page dédiée : <https://www.facebook.com/BouquineriePhenomeneJ.LeCoinDesCollectionneurs/>

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Conte cruel de la jeunesse:

Valentina, de Christophe Siébert (Au Diable Vauvert, 2023).

Depuis *Métaphysique de la viande*, son premier ouvrage édité Au Diable Vauvert en 2019, Christophe Siébert s'est lancé un défi complètement fou : celui de situer tous ses textes à venir dans la République Indépendante de Mertvecgorod, un pays ultraviolent et ultrapollué inventé par ses soins, situé entre la Russie et l'Ukraine. Présentation sommaire : 1. L'action de Mertvecgorod se déroule dans un espace-temps fictif. 2. Repose sur un délicat équilibre entre une civilisation perdue et un chaos naissant. 3. Met en scène un futur proche, avec une société technologiquement avancée. 4. Comporte des scènes trash d'une crudité parfois insoutenable. 5. Présente un univers très sombre, sur lequel l'auteur porte un regard tragique et pessimiste.

Aussi incroyable que ça puisse paraître, le cycle de Mertvecgorod réussit donc le tour de force de tracer un trait d'union entre Science-Fiction, Post-Apo, Cyberpunk, Horreur et Roman Noir ! Les deux premiers livres correspondant à cette fresque en devenir, *Images de la fin du monde* et *Femicid*, ont été publiés en 2020 et 2021. *Valentina*, paru comme ses prédécesseurs Au Diable Vauvert, est donc le troisième roman de la série. Mais, ainsi que le précise Christophe Siébert en préambule, cet ouvrage initie un nouveau cycle (joliment sous-titré *Un demi-siècle de merde*). De plus, Mertvecgorod n'est pas un feuilleton, et chaque récit est indépendant.

Valentina peut donc servir d'apéritif, à condition d'apprécier la vodka locale servant ici à faire passer les substances illicites délivrées par l'auteur avec une prodigalité... stupéfiante. Meksi, Laska, Sbrod, General et Kreditka sont tous mineurs, mais la défonce n'attend pas le nombre des années. Pour ce club des cinq en mode No Future, Mertvecgorod est un terrain de jeu formidable, et si quatre des cinq adolescents sont encore scolarisés, tous passent le plus clair de leur temps à zoner dans les coins les moins recommandables en s'envoyant – entre autres drogues – du gros son. Punk, Indus et Hardtek forment ainsi la bande originale idéale d'un joyeux merdier dans lequel saute à pieds joints une autre bande, pas moins originale.

Mais il faut bien que jeunesse se passe, et à Mertvecgorod, tout va plus vite – et plus fort – qu'ailleurs. Le jour où *Valentina*, un vieux travesti, est retrouvé massacré, le récit bascule brutalement dans un puits de noirceur. L'insertion

entre les chapitres d'épouvantables séquences obsessionnelles en italiques vient du reste renforcer cette impression. Les cinq adolescents entreprennent alors de rendre hommage à la victime en ressuscitant le Carnaval des enfants, une ancienne fête populaire du quartier, et là se trouvent sans doute les scènes les plus émouvantes du roman (s'il y a une fleur cachée dans un tas de fumier, faites confiance à Christophe Siébert : il la trouvera pour vous l'offrir). Mais ils ont commis une erreur. La nuit suivant le crime, ils sont allés dans la maison de *Valentina*. Et ils ont laissé des traces...

Si le(s) cycle(s) de Mertvecgorod se situe(nt) au carrefour de plusieurs genres littéraires, *Valentina* reste donc avant tout un roman noir. Un roman noir très personnel, dans lequel on retrouve la tendresse qu'éprouve l'auteur pour les réprochés et les marginaux de toutes sortes. Certes, cet univers post-soviétique et pré-apocalyptique demeure une invention d'une richesse incroyable, mais il est ici présenté de façon horizontale, et non verticale – ce qui change tout. A priori, on pourrait penser que cette mégapole omniprésente et omnipotente écraserait les autres protagonistes. Or ce n'est jamais le cas. Un peu comme si Christophe Siébert empruntait la voix de *Valentina* pour dire : créer un monde, c'est bien, mais bâtir une histoire, creuser les failles et gratter les croûtes, c'est mieux. Ce qui s'appelle avoir le sens des priorités. De bon augure pour la suite de cette série aussi foisonnante que passionnante. Vivement !

Artikel Unbekannt



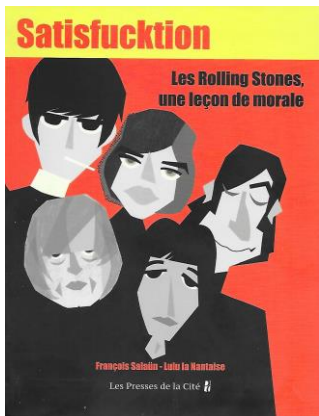
la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Y'A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

Les frères K de David James Ducan. Monsieur Toussaint Louverture. Ce long roman de David James Ducan nous propose une immersion totale dans une famille américaine au début des années soixante. Hugh et Laura Chance élèvent tant bien que mal leurs six enfants au cœur d'une période politiquement trouble (guerre froide, anticommunisme primaire, Vietnam) et riche en événements extérieurs. Deux passions interfèrent dans le quotidien des Chance : le base-ball qui fut toute la vie (et la souffrance) du père et la religion omniprésente chez la maman membre de la très stricte église des Adventistes du Septième Jour. Pris entre ces deux extrêmes irréconciliables, la fratrie louvoie avec malice, insolence et humour. Racontée par l'un des fils, témoin attentif et acteur modéré, cette très émouvante saga familiale raconte une certaine Amérique sur trois décennies et explore la complexité des relations entre membres d'une même tribu, aussi aimante soit-elle. (830 pages – 16.50 €)

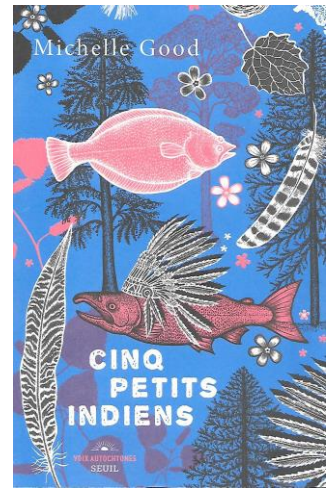


Satisfucktion - Les Rolling Stones, une leçon de morale, de François Salaün et Lulu la Nantaise (Presses de la Cité). Antithèse des gentils Beatles, les Rolling Stones ont dès leurs débuts en 1963 cultivé avec persévérance et opportunité une réputation de mauvais garçons qui va leur coller à la peau durant plus

d'une décennie. Des frasques de Brian Jones qui multiplie conquêtes et enfants aux démêlées des Glimmer Twins accusés d'outrages aux bonnes mœurs, de paroles licencieuses et d'usage de drogues, le poitevin François Salaün décortique avec passion la vie dissolue d'un des plus grands groupes de rock'n roll. Pour illustrer cette période traversée de multiples scandales qui va de *The Rolling Stones* (1964) jusqu'à *Some Girls* (1978), la graphiste Lulu la Nantaise propose de magnifiques dessins aux couleurs éclatantes. Si aujourd'hui l'étoile des Rolling Stones ne brille plus du même éclat, il nous reste une multitude de titres intemporels qui soutiennent le mythe à jamais. (190 pages - 21 €)

Cinq petits indiens, de Michelle Good. Ed. Seuil. Entre 1880 et 1996, les autorités canadiennes ont arraché à leur famille plus de 150 000 enfants indiens autochtones pour les placer dans des pensionnats catholiques en vue de les civiliser et de leur faire oublier leur culture. Mal nourris et maltraités, les pauvres gosses vécurent un cauchemar et environ 4 000 d'entre eux y laissèrent leur vie.

Avocate indienne auprès des survivants de ce triste épisode de l'histoire du Canada, Michelle Good a imaginé les destins croisés de cinq de ces petits élèves enfermés pendant plus de dix ans dans un de ces pensionnats. Leur calvaire ne s'arrêta pas à leur libération le jour de leur seize ans et tous subirent de graves conséquences psychologiques qui perturbèrent leur vie d'adulte. Cet émouvant roman sur un scandale d'état récemment révélé inaugure une nouvelle collection du Seuil : Voix Autochtones qui veut donner la parole à tous les Peuples Premiers qui en ont été privés pendant si longtemps. (352 pages – 22 €)



Madre piccola, d'Ubah Cristina Ali Farah. Ed. Zulma. En janvier 1991, la guerre civile en Somalie a jeté sur les routes de l'exil des milliers de réfugiés comme Barni et Domenica, deux cousines que la fuite a séparées et qui se retrouvent à Rome vingt ans plus tard. Si Barni s'est durablement installée sage-femme à Rome, Domenica s'est enfermée dans une errance d'une décennie avant de retrouver le fantasque Taguerre et de rejoindre l'Italie. Tour à tour narrateurs de ces années nomade, les trois amis évoquent à leur manière très personnelle leur enfance, leur vie bouleversée, les souffrances, les relations faussées, le poids de l'éducation musulmane, le déracinement et la solitude. Un roman polyphonique exigeant mais révélateur d'un humanisme émouvant. (352 pages – 22.90 €)

Les heures de la nuit ne rattrapent jamais celles du jour, de Vanessa Caffin. Ed. de la Martinière. Traductrice littéraire en panne d'inspiration et quadragénaire solitaire, Alice n'a jamais accédé à la sérénité d'une vie sans soucis. Prisonnière d'un passé traumatisant auprès d'une mère actrice sans succès qui a brutalement quitté sa famille, elle vit entre un petit ami platonique et un père blessé par le départ de son épouse. En retrouvant de vieilles lettres, elle découvre qu'elle a tout oublié de l'existence de ses deux plus grandes amies de lycée, perdues de vue après un énigmatique et violent épisode. Intriguée, elle tente de renouer un lien avec ses amies et comprend que son passé est jonché de cadavres. Un captivant suspense psychologique qui exploite très habilement paranoïa et angoisse. (292 pages - 19 €)

Jean-Paul Guéry

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Empty Mile, de Mathew Stokoe. Série Noire Gallimard – 2013

Oakridge (U S A) Johny Richardson est de retour après 8 années passées à l'étranger. Il retrouve avec joie son père et surtout son frère, Stan, un grand garçon légèrement handicapé. Dix ans auparavant Stan a failli se noyer dans le lac qui fait l'attrait principal de ce coin de Californie. Son cerveau était resté trop longtemps privé d'oxygène ; Stan a gardé l'esprit d'un gamin de 12 ans. Tout cela par la faute de Johny qui devait veiller sur son frère. Il failli et en garde un profond sentiment de culpabilité. Aujourd'hui, il va s'efforcer d'oublier le passé et de renouer avec Marla son amour de jeunesse. Pour gagner sa vie, Johny décide d'ouvrir une boutique de location de plantes pour entreprises et particuliers : Plantotop. Comme l'affaire démarre difficilement, il accepte à contre-cœur de faire le taxi pour des prostituées qui exercent leur business dans les bungalows de Gareth, son meilleur ami. Il consent à plus encore, à savoir, laisser Marla faire l'amour avec Jérémy Tripp, un riche investisseur qui semble faire la pluie et le beau temps à Oakridge. Chantage et prostitution ! Bientôt son affaire périclité : Tripp le concurrence en créant une enseigne similaire dans la même ville. Johny ne comprend pas pourquoi on s'en prend à lui.

Nouveau malheur : son père disparaît ! La police cherche mais en vain. Johny fouille les papiers de famille et découvre que ce père a investi toutes ses économies dans un terrain dit « aurifère » : Empty Mile. Cette découverte est une grosse surprise.

Au terme de bien des déboires, Johny, parvient à se débarrasser de Tripp, et de Gareth, à reconquérir l'estime et l'amour de Marla. Mais c'est au prix d'un sacrifice douloureux : Stan et son épouse Rosie se suicident !

Mathew Stokoe déroule une intrigue aussi attachante qu'émouvante. Dans ce roman, aucune enquête. Le lecteur suit jour après jour la vie du héros qui se confie à la première personne. Ce héros a beaucoup bourlingué, il se fie à son expérience, il est en quête de rédemption pour ses fautes d'autrefois : négligence vis à vis du frère, abandon de la fille aimée. Mais il a du mal à se situer dans cette petite ville quittée depuis 8 ans. Il doit contrôler un frère simplet et enthousiaste, reconquérir Marla qui, semble-t-il lui cache des choses passées, comprendre pourquoi certains le haïssent, chercher à élucider la disparition du père, comprendre pourquoi celui-ci a acheté un



terrain dont il ne sait rien. Tous les personnages sont crédibles. Le héros s'attire sans peine la sympathie du lecteur par ses doutes et ses faiblesses. L'intrigue ne faiblit pas. Aux dernières pages, on reconnaît que Johny et Marla, durement éprouvés, ont raison de quitter la région pour essayer de trouver ailleurs un peu de bonheur. Au final une méditation sur le remords inscrite dans le contexte d'une Amérique rurale.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien CALDIRONI (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Alain RÉGNAULT

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°222 – Mai / Juin 2023

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58